



La raquette à neige

Christian G'SELL
Professeur Émérite

09 04 2021

Introduction

En fin d'hiver, notre désir de renouer avec la nature nous a incités, Gilberte et moi, à randonner dans les Vosges, aux environs du refuge du Corsaire. Il avait neigé abondamment dans les jours précédents et le ciel était dégagé. Nous avons chaussé nos raquettes et avons parcouru un circuit tranquille, de 7 kilomètres.



Des sports d'hiver... divers

Depuis mon plus jeune âge, mes parents m'ont fait connaître les joies de la neige. Il faut dire que mon père avait animé des sorties de ski dans les années 30, avec un groupe de copains. Il avait même créé en 1935 le Ski-Club Alpin Nancéen, une filiale du Club Alpin Français. À cette époque, il n'y avait pas de remontées-pentes dans les Vosges et ils devaient gravir les 700 mètres de dénivellation entre Gérardmer et le Hohneck, pour avoir le plaisir de quelques brèves descentes sur leurs skis de frêne.

Avant l'âge de 10 ans, j'ai été initié moi aussi à ce sport, mais dans des conditions plus confortables. Une des premières stations était celle du col de la Schlucht, où un "tire-fesses" avait été installé avant la guerre de 39-45. Je n'étais pas très sportif et me contentais de descendre la piste en "chasse-neige".

Entraîné par mon frère, j'ai découvert la haute montagne en hiver lorsque j'étais adolescent. Les skis étaient équipés de peluches "anti-recul" et de "couteaux" latéraux. Avec le Club Alpin, j'ai découvert les vastes étendues neigeuses depuis les sommets alpins.

Avec mon épouse et mes enfants, il a fallu revenir à des pratiques plus modestes en pratiquant le ski de

fond sur les crêtes vosgiennes. Toutefois, j'ai fini par me lasser de cet exercice. Une première raison était liée à la grande variabilité de l'enneigement : les "lattes" collaient dans la neige molle, dérapaient sur la neige gelée et raclaient les cailloux quand la couche était insuffisante. Il y avait bien sûr des pistes entretenues avec des chasse-neige, mais je n'aimais pas évoluer avec une foule de gens et je trouvais scandaleux de payer un droit d'accès à des chemins de randonnée publics.

J'ai découvert la raquette à neige pendant l'hiver 1978 à Montréal, où j'étais en année post-doctorale avec ma famille. Nous y avons rencontré des collègues Québécois qui allaient marcher dans les Laurentides pendant les "fins de semaine" (on ne dit pas "week-end" là-bas). Nous avons acheté des "raquettes indiennes" chez "La Bay", dans la rue Sainte-Catherine, et nous nous sommes entraînés pendant tout l'hiver jusqu'à la "débauche" et l'ouverture des "érablières". De retour en Lorraine, nous avons fait des randonnées à raquettes dans les Vosges, d'abord avec quelques amis puis au sein de l'association des Randonneurs Houdemontais que j'ai créée en 1983.

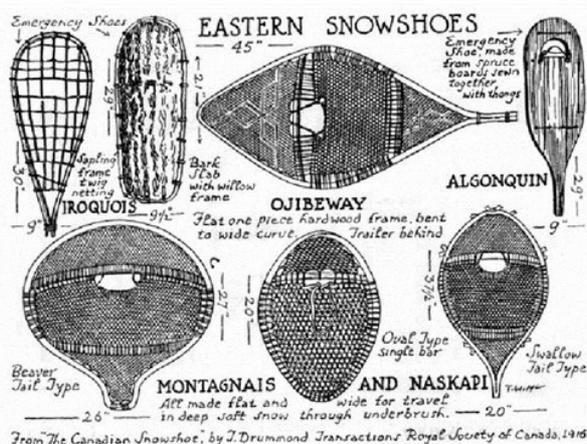
Au bout de quelques années, j'ai échangé les raquettes indiennes par des modèles plus modernes en polypropylène, équipées de fixations mieux adaptées aux chaussures de montagne, et finalement les TSL 325.



Brève histoire de la raquette

Le modèle de raquettes que j'avais acheté à Montréal ressemble à celles que les trappeurs utilisaient depuis longtemps dans les espaces sauvages à la recherche de bois ou de gibier. Toutefois ce n'étaient pas les premiers "raquettistes". Des illustrations anciennes

retrouvées là-bas montrent que ce type de progression était déjà utilisé par les aborigènes avant la colonisation, voire même pendant la préhistoire.



Si la raquette était avant tout un accessoire destiné à travailler dans la neige, sa pratique sportive est assez récente, surtout dans notre région. Je peux même me vanter d'avoir été l'un des premiers randonneurs à raquettes de Lorraine.

Cette pratique correspondait bien à mon goût de liberté. En effet la forme compacte des raquettes permet de se faufiler entre les arbres, leurs petits crampons pointus mordent bien sur la glace et on peut les attacher facilement sur le sac à dos quand on a besoin de marcher avec les chaussures dans les passages déneigés. Bref, je suis devenu un "accro" de ce sport et je le suis encore aujourd'hui.

L'enfer

Malgré ses avantages, la progression en raquettes présente des risques qu'il faut connaître et maîtriser, particulièrement dans les montagnes escarpées comme les Alpes.

Il faut savoir tout d'abord que la structure neigeuse est hétérogène. J'ai ainsi vécu une expérience dangereuse dans une zone où les conditions météorologiques

variables, les jours précédents, avaient transformé le manteau neigeux en une sorte de "mille-feuilles" avec alternance de couches poudreuses et de couches glacées. La pente n'était pas excessive, mais je suis parti en glissade sur cette espèce de toboggan. Heureusement il n'y avait pas de crevasse ni d'arbre. Je me suis arrêté tout seul une centaine de mètres plus bas, mais l'aventure aurait pu très mal tourner.



Un autre danger est l'avalanche qui se déclenche soudainement dans une zone apparemment sûre. C'est pour cela que ma formation à la raquette incluait l'apprentissage aux Appareils de Recherche des Victimes d'Avalanche. Chaque randonneur en est équipé et il le règle au départ en mode d'émission d'une onde électromagnétique. Si un camarade est enseveli sous l'avalanche, les autres membres du groupe mettent leur ARVA en mode de réception et se déplacent selon un parcours précis dicté par le chef de course. Il faut faire vite pour retrouver la victime car sa capacité respiratoire diminue rapidement avec le temps. Lorsqu'elle est localisée approximativement, les randonneurs commencent à sonder la neige avec une sorte de tige articulée que chacun porte aussi dans son sac, et une pelle à neige démontable. Si les choses se passent bien, le raquetiste est ramené à l'air libre et réchauffé avec une couverture de survie.



L'inclinaison de la pente constitue également un problème. Aussi étonnant que cela paraisse, les montées raides ne sont pas les plus risquées, car la raquette accroche bien avec sa surface ajourée et le pied est maintenu presque horizontal par une "cale de montée" que l'on bascule sous le talon. De plus les

bâtons permettent d'exercer une force notable. Les descentes sont plus problématiques, car on peut tomber en avant si l'on ne prend pas soin de maintenir son centre de gravité à la verticale des raquettes. Toutefois, ce sont les traversées qui sont les plus dangereuses. J'ai toujours vécu ces épisodes avec appréhension car les chevilles sont fléchies et la pénétration des raquettes dans la neige n'est que partielle. Je n'ai jamais eu d'accident dans cet exercice car je savais par expérience comment réagir et que je ne céda pas à la panique.



Il faut citer enfin la progression dans le brouillard. Il y a encore peu de temps, la seule façon de s'orienter était la boussole mais il était difficile de localiser sa position sans repères visibles. Pour ne pas s'égarer, il existe heureusement des techniques, que j'enseignais alors à des groupes de sportifs. L'une d'entre elles est appelée le "jalon vivant". Il s'agit d'envoyer en avant un camarade randonneur aussi loin que possible tant qu'on peut le voir et qu'il peut nous entendre. On lui demande de se positionner précisément selon l'azimut marqué par la boussole et le groupe va le rejoindre. Il faut répéter cette procédure autant qu'il faut pour arriver à un lieu connu (un chalet ou une pointe de

forêt par exemple). Cependant, le risque de s'égarer reste toujours présent dans ce type de situation.



Le paradis

Après un long apprentissage de la randonnée en milieu hostile, le raquettiste est capable d'entreprendre des sorties avec des objectifs ambitieux. Je cite ici deux aventures que j'ai vécues en 2003 avec des amis Houdemontais.

La première consistait à parcourir tout le trajet des crêtes vosgiennes selon le GR5, de Saverne au Ballon de Guebwiller, soit environ 120 km. Heureusement, j'avais divisé cette distance en 4 week-ends de 30 km. Partant de Nancy le samedi matin de bonne heure, nous allions garer nos voitures au point d'arrivée de l'étape. Là un minibus réservé pour la circonstance nous emmenait jusqu'au point de départ de la marche. Après une progression de 15 km environ en raquettes, nous arrivions dans un refuge où nous attendait un dîner roboratif (genre "repas marcaire") et une nuit réparatrice en dortoir. La randonnée reprenait le dimanche matin pour 15 autres kilomètres, et nous arrivions aux voitures qui nous attendaient sagement pour revenir à Nancy. La difficulté du programme était d'évaluer la vitesse de progression, car celle-ci dépendait beaucoup de l'état de la neige. Une couche de poudreuse jusqu'au dessus des genoux n'a en effet rien à voir avec une trace déjà damée par d'autres randonneurs. Quel bonheur de partager cette aventure en groupe et quels souvenirs à l'arrivée au but !



Je me souviens aussi d'un autre projet un peu fou, dans lequel j'avais entraîné sept autres randonneurs. Il consistait à descendre la Vallée Blanche, près de Chamonix-Mont-Blanc. À l'époque, cet itinéraire était réalisé chaque jour par des centaines de skieurs, beaucoup plus que maintenant à cause du recul de la Mer de Glace dû au réchauffement climatique. C'était une autre histoire pour des raquettes car la descente prenait deux jours.



Au départ de Chamonix, nous sommes montés en téléphérique jusqu'au sommet de l'Aiguille du Midi (3 800 m). Chaussures de montagne aux pieds, nous avons alors longé une étroite arête de neige qui

surplombe le fond de la vallée 2 800 mètres en contrebas ! Nous avons pris alors pied sur le glacier et avons entamé la descente parmi les moraines rocheuses et les crevasses sans fond. Il nous fallait être sans cesse sur nos gardes, mais la progression était finalement assez facile, du fait de notre entraînement à l'alpinisme. De plus nous avions des crampons dans nos sacs à dos, que nous chaussons dans les pentes glacées. Nous sommes arrivés en fin d'après-midi au refuge du Requin, perché à 2516 m sur une petite plate-forme au dessus du glacier, où le gardien nous attendait. La convivialité et la fatigue nous ont bercés pendant cette nuit hors normes.

Nous sommes repartis très tôt pour la seconde partie de la descente, et tout s'est très bien passé sur le glacier. En aval du Montenvers, nous avons rejoint un grand chemin forestier, et nous sommes arrivés dans les rues de Chamonix avec les raquettes aux pieds !

En guise de conclusion

Même si les raquettes ne sont que de simples accessoires fixés sous les chaussures de montagne, leur utilisation permet de réaliser de belles randonnées, au prix d'un effort physique raisonnable. Compte tenu de des aléas de l'itinéraire et du climat, c'est un sport qui nécessite une préparation sérieuse et ne doit jamais se pratiquer seul.

Au fil des hivers, elles m'ont conduit dans des lieux magiques, des ballons des Vosges jusqu'aux sommets des Alpes.

